

ETC



Sous le grotesque

Milutin Gubash, *Do you know who you are and where you are from? Born Rich. Getting Poorer*, Galerie Optica, Montréal. 31 octobre — 6 décembre 2008

Sylvain Campeau

Number 86, June–July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (2009). Review of [Sous le grotesque / Milutin Gubash, *Do you know who you are and where you are from? Born Rich. Getting Poorer*, Galerie Optica, Montréal. 31 octobre — 6 décembre 2008]. *ETC*, (86), 44–45.

Actualités/Expositions

Montréal

Sous le grotesque

Milutin Gubash, *Do you know who you are and where you are from? Born Rich, Getting Poorer*, Galerie Optica, Montréal.
31 octobre - 6 décembre 2008

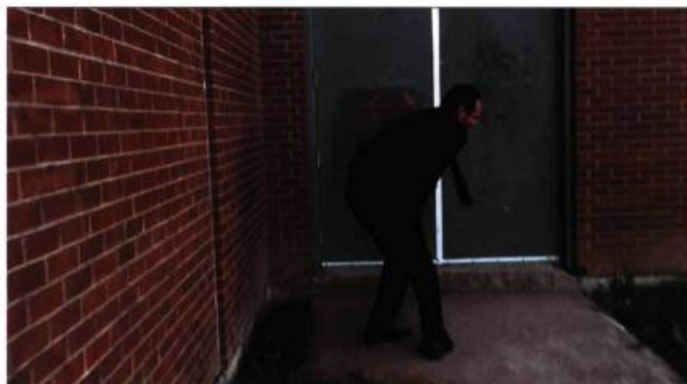
nous entrons dans la galerie et, déjà, nous savons que c'est à un événement que nous allons assister. Car il y a, qui nous attend, une immense image de Milutin lui-même, un gros plan, qu'il faut contourner, puisque cela fait usage de porte ou de muret. Nous cherchons l'exposition, des œuvres, des images, une projection. C'est là une première surprise ; il n'y a rien de ce genre. Nulle œuvre sur les murs. Plutôt un aménagement : des chaises et un écran. L'ensemble, bien que grossièrement aménagé, a tout de la pièce domestique, et nous nous y vautrons, nous nous y installons. Commencera bientôt un court extrait de la bande, de l'œuvre qui nous est donnée à voir. Veut-on la voir en entier ? Alors, il faut faire comme dans un club vidéo et en louer une copie, moyennant argent comptant, pour une période de temps déterminée et la visionner à la maison.

Ce sont trois épisodes qui sont disponibles, tous de cette série intitulée *Born Rich, Getting Poorer*. Le premier est : *Jenkem ?*, le second, *To Kingston On !*, et le dernier, *Dead Car*. Encore une fois, les lieux, les personnages, les éléments biographiques sont tous issus de la vraie vie de l'artiste. Sa conjointe y joue sa conjointe ; sa fille, sa fille et sa mère, sa mère. Seul son père, récemment décédé, revient sous les traits de Milutin lui-même, grossièrement grîmé pour l'occasion. Chaque épisode dure 20 minutes et, de l'un à l'autre, un fil événementiel se tisse et se développe. Mais tout de même, pas suffisamment pour que chacun puisse être apprécié pour lui-même.

Tout cela est bien représentatif de ce que l'on a vu du travail de Milutin Gubash jusqu'à présent. Mais cette fois, l'élément parodique et grotesque (en fait, il faudrait dire grotesquement parodique !) est plus accentué que jamais !

Que se passe-t-il dans ce premier épisode ? Beaucoup de choses. Milutin vient vraisemblablement d'emménager dans une nouvelle maison. Il semble épuisé et dort sur une chaise, au milieu du désordre. Sa conjointe lui demande de s'occuper des rideaux qu'il faut poser. Une voisine, curieuse, semble épier les faits et gestes des nouveaux arrivants depuis sa propre maison. Sa mère débarque, avec armes et bagages, fatiguée, dit-elle, de rester seule à la maison. Le tout est ponctué des efforts de Milutin pour s'occuper des rideaux et de sa recherche de la provenance d'une forte odeur. Il en trouvera la source dans le sous-sol et elle lui fera un fort effet. Et qui vient apparaître au milieu de tout cela ? Le père de Milutin, récemment décédé, devant qui le fils avoue ses regrets de ne pas l'avoir enterré. Le revenant vient, d'il ne sait où exactement, dire à son fils qu'il est en fait le roi, dépossédé de son trône, des gitans, fruit d'une lointaine ascendance oubliée. Puis, sans souci de continuité, Milutin revient du sous-sol et finit de préparer le sous-sol où dort déjà sa mère. Il fait une recherche sur Internet, convaincu d'avoir été le jouet d'hallucinations visuelles et auditives. Il y découvre rapidement le mot *jenkem*, qui désignerait une drogue créée à partir des gaz provenant de selles humaines fermentées, populaire chez les enfants de la rue en Zambie, vers le milieu des années 90. La visite de son père serait donc une hallucination imputable à l'inhalation accidentelle de résidus fécaux, découverts dans le sous-sol par Milutin.

Résumer cet épisode ainsi, en quelques lignes, ne donne qu'une idée imparfaite de ce qu'il en est en réalité. C'est passer sous silence les rires enregistrés qui viennent accompagner les actions du personnage principal, la sonnerie de téléphone importune qui retentit lors de la visite du père, la musique aux accents tziganes

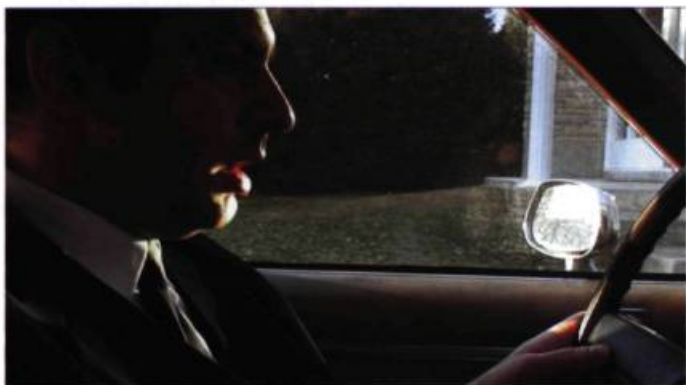


de la Fanfare Ciocarlia, dont la facture rappelle celle de Goran Bregovic. Bref, Milutin Gubash vient d'inventer le *sitcom art*.

Il y a vraiment quelque chose de volontairement disruptif dans cette production. Les œuvres empruntent des caractéristiques à diverses sources. Les éléments biographiques sont présents, mais sous le couvert d'accents sarcastiques et satiriques. Des événements dramatiques sous-tendent les actions des personnages : mort du père, deuil de sa femme, souvenirs du fils, lieux d'habitation divers au cours de la vie du couple.

Ainsi, le second épisode tourne autour d'un vague retour aux sources. Après une entrée en matière qui nous montre Milutin aux prises avec des moustiques, dans sa cour arrière, nous sommes transportés à Kingston, où Milutin a passé une partie de son enfance. S'ensuit le récit, raconté à sa mère, de quelques anecdotes dont elle ne se souvient pas. Puis Milutin est surpris par sa conjointe en train d'essayer de sortir de sa poche un petit contenant où il a recueilli 70 grammes, ainsi que nous le révèle le générique, des cendres de son père. Cendres qu'il finit par malencontreusement répandre un peu partout autour et sur lui. Le retour aux sources a fait long feu et les quelques scènes prolongées où Milutin contemple les lieux, au son d'une musique serbe aux trompettes parfois mélancoliques, parfois pompeuses, ne suffisent pas à faire oublier que ce séjour, aux dires du personnage principal, ne fut pas des plus heureux.

Dans le troisième épisode, le procédé commence à nous apparaître. Il y a, encore cette fois, une première partie loufoque et une



seconde plus sérieuse, qui reprend le thème du retour aux sources. Dans un premier temps, c'est l'automobile de Milutin qui refuse de démarrer, alors qu'il doit aller chercher sa conjointe et sa fille au garage. Celles-ci reviennent finalement à pied et c'est à leur retour que la voiture accepte enfin de démarrer. Classique dénouement ! La seconde partie nous ramène à Calgary, immédiatement après la mort du père de Milutin, alors qu'il doit déménager sa mère. Il décide alors de reprendre le rôle de son père et de répandre une autre partie des cendres dans une forêt. L'affaire, comme il se doit, tourne mal et les cendres se retrouvent à nouveau à se répandre sur le visage de Milutin. Il n'en reste pas moins que nous est alors dévoilé le sens réel de toute cette entreprise. Dans la forêt, Milutin s'interroge sur le sens de la vie, nous confiant les frustrations de son père, étranger, professionnellement sous-employé, loin des siens, de ses amis et des lieux qui lui sont chers, éternel déraciné aux cendres réparties à Calgary, Kingston et en Serbie.

Les apparents cafouillis du personnage de Milutin me semblent de plus en plus être l'expression d'une pudeur. Passées les concessions faites au genre du sitcom, comme le mari incompetent qui rate tout ce qu'il entreprend, la conjointe à la fois résignée, compréhensive et responsable, il est tout de même ici question de legs, d'héritage, de filiation et de deuil. Il y a, dans tout cela, l'expression, sciemment camouflée sous le grotesque des situations, d'une réserve, sorte d'ultime protection contre un certain désespoir qui ne nous apparaît que par contraste, par l'absurde.

Tout ce qui était à l'état latent dans les œuvres antérieures, tout ce qui relevait d'une élaboration narrative minimale, déclenchée par des événements avançant poussivement dans le parcours discursif de l'œuvre, s'est certes affiné dans l'identification des personnages. Les éléments narratifs se sont même, dirait-on, décuplés pour engager l'histoire dans un réseau événementiel aux pistes multiples et divergentes. Mais il y a là, je l'ai dit, une retenue qui cherche à se dérober sous une multiplicité de stratégies télévisuelles et cinématographiques recyclées pour les besoins de la cause. Ces références ne sont certes pas savantes, ni n'induisent une esthétique de la critique des tactiques de vraisemblance propres aux médiums. Elles apparaissent plutôt dans un recyclage loufoque et cocasse, comme une sorte de mise en forme minimale du vraisemblable et du crédible, tels qu'ils se construisent tous deux dans les médias et genres populaires.

En sous-main, c'est tout de même à une quête que nous sommes conviés. Prenons-en pour témoin les paroles importantes prononcées par le père, paroles pour lesquelles il est revenu des morts : *Do you know who you are and where you are from?* Dans la bouche de ce déraciné yougoslave, venu d'un pays qui n'existe même plus, à son fils canadien qui ne sait peut-être plus très bien ce que c'est que d'être de ce coin du monde, qui n'en sait rien d'autre que ces histoires et anecdotes lapidaires et sentencieuses que lui répétait sans cesse son père, ces mots semblent lourds de sens. Il faut en conclure que c'est à la source de ces histoires que Milutin Gubash, par son travail, cherche à revenir. Que son travail artistique est une mise en œuvre de tout ce qui compose, dans notre monde déjà plein d'histoires et de manières fictionnelles de les mettre en forme, le fait narratif. Et l'essence même du récit, pour lui, est peut-être justement une recherche de la source des histoires et des origines de chacun d'entre nous, tel que cela peut être conté. Tel que cela ne peut manquer de se mettre en forme. Tel que cela peut nous fonder et nous donner sens et histoire. Mais ce travail ne peut se faire que dans le doute que l'histoire enfin trouvée soit vraie, véridique, crédible ; qu'elle ne soit pas pure et simple invention fondée sur la seule nécessité de pouvoir se conter quelque chose qui puisse sembler vrai et nous rassurer. Qui n'a pas d'histoire n'a pas de sens. Et qui en a une est peut-être, par lui-même, berné et abusé. D'où ce besoin de troubler les pistes, de multiplier les repères, quitte à solliciter plus que de raison les conventions et stéréotypes génériques, les stratégies éculées grâce auxquelles on en arrive à l'histoire. Conter quelque chose nous rassurera bien, peu importe de quoi le récit peut être fait. Écoute donc ce que Milutin tient à te dire !

SYLVAIN CAMPEAU

Sylvain Campeau est poète, critique d'art, essayiste et commissaire d'exposition. Il a publié cinq recueils de poésie, un essai sur la photographie (*Chambres obscures. Photographie et installation*) et une anthologie de poètes québécois (*Les Exotiques, Herbes rouges*, 2003). En qualité de critique d'art, il a collaboré à *Parachute*, *ETC*, *C Magazine*, *Vie des Arts*, *Ciel Variable*, *Spirale*. Il est l'auteur de nombreux textes parus dans des monographies d'artistes, des catalogues d'expositions et des revues étrangères.